



Groucho Marx & Margaret Dumont : « A night at the Opera » (1936)

*« Assis au carrefour de l'art et de la nature, j'essaie d'élucider où finit Hollywood et où commence le delirium tremens. »*

W. C. FIELD



**Notes de l'auteur,  
avant d'entamer la lecture  
de cette tonitruante aventure :**

*Beaucoup des faits racontés auraient pu réellement se passer. Certains ont vraiment existé, d'autres sont purement fictifs. Au lecteur avisé de faire la part du vrai et du faux, et de s'imaginer les circonstances qui s'en seraient suivies si tout s'était produit tel que raconté...*

*Bonne lecture.*

*Par ailleurs, aucun animal n'a été maltraité durant l'écriture de ce roman, seule Margaret Dumont pourrait avoir subi des violences psychologiques. Cela reste à démontrer...*



# 1

## Hollywood – 1940

Hollywood, paradis où l'on peut être star un jour et se retrouver clochard le lendemain. C'est un monde sans pitié qui reflète bien ce que signifie le rêve américain.

Tout a basculé à l'arrivée du cinéma parlant, c'est ce que prétendent les repentis qui firent l'amère expérience de tomber dans l'anonymat du jour au lendemain. Les stars de l'écran, mais aussi les petites mains. On recensa alors des suicides à la pelle et pas uniquement chez les banquiers. D'abord la crise financière suivie de près par le second conflit mondial ne contribuèrent pas à l'arrivée sereine d'une ère nouvelle. Tout avait changé très rapidement, sans doute trop vite au goût de certains. L'industrie de cinéma vivait son émancipation avec l'arrivée du son, de la couleur et d'effets spéciaux de plus en plus performants...

Parmi ces pauvres hères, nos deux héros en avaient fait l'amère expérience...

Nous sommes en février 1940, l'air particulièrement doux de Los Angeles laissait augurer un printemps radieux en pleine saison hivernale.

Commençons par Michael Sanford. Il possédait une force de caractère exceptionnelle que personne n'aurait pu soupçonner en

le croisant au détour d'Hollywood ou de Sunset Boulevard. Un signe distinctif particulier pesait sur ses frêles épaules depuis bientôt trente années. D'ailleurs, même lui se souvenait à peine de son vrai prénom, cela faisait combien de temps qu'on l'appelait Mickey ? Cela remontait sûrement à la naissance de cette sinistre souris qui amusait petits et grands, soit un peu plus de dix ans arrière. Au moins se consolait-il en se disant qu'on se rappelait de lui quasiment dans toutes les rues alentour, même si ce n'était pas en raison de ses prestations cinématographiques. Mickey Sanford, qui avait fait une dernière apparition au cinéma un an plus tôt, était loin d'avoir une carrure d'athlète olympique. Mickey eut les honneurs relatifs du cinéma d'abord dans des films burlesques des années 1920 qui sonnèrent le glas du grand Mack Sennett. Puis, avec l'arrivée du parlant, sa modeste carrière se poursuivit. Notamment dans un film qui coûta cher à la MGM en raison du scandale qu'il provoqua à sa sortie, « *Freaks* », puis il assura quelques rôles alimentaires durant les années suivantes, avant de tourner dans un western « *the terror of Tiny town* » et « *le magicien d'Oz* ». Il apparut lors de la remise des Oscars en 1938 et en 1939 pour « *Blanche neige* » et d'autres apparitions toutes aussi grotesques les unes que les autres. Moqué par la profession comme par les spectateurs, certainement adulé par une poignée très restreinte d'admirateurs, Mickey Sanford ne travaillait plus depuis bientôt deux ans. Il refusait systématiquement les offres des scénaristes, réalisateurs, et producteurs qui provenaient de la Warner, de la Paramount, de la MGM pour ne citer que les plus grands. Alors que certaines stars voyaient leurs salaires multipliés par trois, quatre, voire plus encore, on offrait au comédien un salaire aussi dérisoire que sa taille. Mickey, vous l'aurez compris, faisait partie de cette catégorie particulière, les gens de petite taille, que l'on exploitait et dont on aimait se moquer avec insistance, parfois

involontairement. Le voyeurisme s'exportait sur la pellicule, causant la disgrâce de ces petits êtres humains inconsiderés, tant dans les salles obscures que dans la vie de tous les jours. On s'en amusait.

Après une multitude de petites apparitions, étalées sur quinze ans, Michaël Sanford, devenu Mickey pour les intimes, mit fin à sa carrière. Il appréciait, depuis, le fait de flâner dans les rues de Hollywood. On le croisait régulièrement sur les boulevards de la cité des anges. Il suscitait la curiosité, laissant planer un doute quant à ses futures apparitions au cinéma et, plutôt que de geindre sur son sort, malgré les moqueries, il se résignait à ce que les regards se portent inexorablement sur sa personne. Au moins, grâce à sa différence, on s'intéressait à lui ! Plutôt beau gosse, malgré son 1,20 mètre, il ne rechignait pas aux aventures extraconjugales avec quelques beautés plantureuses, curieuses de découvrir ses exploits au lit. Il savait que quelques-unes de ses conquêtes gardaient des souvenirs mémorables des prouesses acrobatiques du petit homme, de ses atouts physiques. Dans son carnet d'adresses, certes moins épais que celui de feu Valentino ou de Gable, Flynn et autres beaux gosses de l'époque, on trouva les prénoms de dames connues. C'était dire la notoriété que s'était taillée Mickey. Il se consolait ainsi sur l'oreiller plutôt que sur la pellicule.

Marchant avec entrain, il passa devant le Chinese Theater, puis tourna sur Highland Avenue.

Sonny Oswald Bennett attirait aussi les regards. Il eut aussi droit à son heure de gloire, certes toute relative, au cinéma. Sa saisissante carrure lui permit d'apparaître dans des films qui connurent un gros succès à leur sortie, « *Tarzan* », « *King Kong* », « *Scarface* », entre autres classiques. Bien évidemment,

personne, en le croisant dans la rue, ne pouvait clairement affirmer l'avoir vu sur grand écran, même sa corpulence, en soi, aurait pu attester du contraire. Il y avait une raison à cette popularité : Sonny Bennett mesurait deux mètres vingt, et pesait près de 150 kilos. Ce géant était, de surcroît, noir. Si sa couleur de peau lui attirait des problèmes à l'occasion, le colosse se consolait en pensant que, grâce à son gabarit, aucun perturbateur n'oserait se mesurer à lui. Maigre consolation ! Sa stature ne fut exploitée sur la pellicule que pour des apparitions succinctes, sur une durée de dix ans. Convaincu que son nom ne passerait jamais à la postérité, Sonny Bennett décida de mettre fin à cette aventure sans lendemain. Il jeta un œil au Chinese Theater, où il entra à maintes occasions pour assister à une projection, pensa à ces moments qu'il ne vivrait jamais, comme la remise des Oscars. L'idée qu'une personne noire puisse ne serait-ce qu'assister à cette prestigieuse cérémonie lui paraissait utopique. Il tourna sur Highland avenue, suivant les pas, plus menus, de Mickey Sanford.

C'était au 1108 Highland Street qu'officialiait le duo improbable, au deuxième étage d'un immeuble sordide, construit pourtant quelques années auparavant. Cette insalubrité flagrante se situait à proximité des emblématiques enseignes de Hollywood Boulevard.

Arrivé au second étage, sur la droite, une porte vitrée mentionnait « *Mickey S. et Sonny B., détectives privés* ».

Mickey déposa un sac en papier contenant des donuts et un café sur un grand bureau sans âge, qui avait dû voir passer un important nombre de personnes, compte tenu de sa vétusté. La porte de l'agence s'ouvrit avec fermeté. Le grand gaillard s'y engouffra, déterminé, puis se dirigea vers une table qui



ressemblait à un pupitre d'écolier, sur laquelle il déposa un énorme sac de donuts accompagné d'un café taille XXL, à l'image de son consommateur :

— Salut Mickey.

— Salut Sonny.

— Les jours se suivent...

— Ouais... et se ressemblent, hélas, confirma le mastodonte qui répandit une tonne de miettes et de sucre pour la plus grande joie des petits rongeurs avides, mais aussi des blattes dont nos héros arrivaient difficilement à se débarrasser.

— On ronge son frein, je commence sérieusement à me demander si monter cette affaire en valait la peine.

— On y a quand même englouti nos derniers dollars, tout ça pour deux dossiers sordides à ce jour.

— Aussi sordides que nous d'ailleurs. Tu veux un donut ? Je crois que j'ai eu les yeux plus gros que le ventre.

Sachant que son camarade ne refuserait pas cette offre alléchante, Mickey posa le paquet cadeau sur la table de son acolyte, qui semblait aussi servir de bureau, même si rien ne permettait de l'attester.

— Dis-moi, je t'ai déjà posé la question. Pourquoi est-ce que j'ai une si petite table alors que toi..., demanda Sonny à son collègue en désignant le confortable, mais tout de même vétuste, bureau.

— Parce que c'est moi qui suis le chef, il me semble ?

— Ah bah oui, c'est vrai, répondit le naïf et brave géant.

La matinée passa tranquillement, le premier moustique de la saison se manifesta en paradant à de nombreuses reprises au-dessus des têtes des deux détectives trop absorbés par leurs missions respectives pour se débarrasser de l'inquisiteur. Le géant lorgnait un magazine de bandes dessinées qui le faisait se

gausser à chaque page, tandis que l'autre, plus adulte, même s'il ne le paraissait guère, se concentrait sur la lecture d'une revue montrant quelques pin-up en tenues très légères. Le bruit discret de la langue du petit homme dans sa bouche ne gênait pas son comparse, trop absorbé par les exploits de Popeye. Le téléphone, toujours aux abonnés absents, reposait tranquillement dans le coin « du grand burlingue » empoussiéré. Le ventre de Sonny lui rappela que l'heure du déjeuner approchait à grands pas, ce qui tombait bien puisqu'il venait de déguster la dernière page des aventures du héros d'Elzie Crisler Segar. Il allait se lever, réveillant par la même occasion son compère envoûté par les prouesses acrobatiques de Lulu dans les pages glacées du magazine de charme. Sonny fut alerté par les deux sens qui sont le fort d'un parfait enquêteur. Son flair et son ouïe infailibles. En tendant l'oreille, il pensa à une femme jeune, du fait du pas léger qui s'avavançait vers leur office. En respirant l'air ambiant, un parfum parvint à ses narines développées qui lui fit penser à des essences sensuelles que seule une jeune personne oserait arborer. Sur ces habiles suppositions, le grand gaillard se leva d'un bond pour aller vaillamment ouvrir la porte au nez et à la barbe de Mickey, toujours sous l'emprise de Lulu la tigresse. Le visage enjoué du malabar aux badigoinces joufflues se décomposa à la vision du désastre qui infirma ses investigations. En lieu et place de Miss Monde se tenait face à lui le portrait-robot de Margaret Dumont, une actrice bien moins pulpeuse que Carole Lombard, plus proche d'une Bette Davis.

— Monsieur ? furent les premières paroles de la douairière au Titan noir.

— Madame ? répondit le débonnaire garçon encore sous le choc.

— Margaret Dumont, enchantée.

— Ah, je ne m'étais donc pas trompé, s'exclama Sonny tout haut, pas peu fier de s'être souvenu d'elle.

— Vous m'aviez reconnue ? gloussa flattée la dame d'un âge certain.

Quelques plis de son visage se tirèrent si bien qu'elle se trouva rajeunie de vingt ans en un rien de temps. Sonny fut l'initiateur de cette métamorphose qui ne dura malheureusement que quelques secondes.

— Bien évidemment, glapit-il sournoisement, fier de sa galipette artistique qui le sauva d'un vide intersidéral. Un incident diplomatique venait d'être évité, à l'égard de la rombière devenue célèbre pour avoir été le souffre-douleur de Groucho Marx dans moult productions du trio comique qui firent les belles heures du cinéma comique américain des années 1930.

Quant à Mickey, il se réveillait à peine de sa fantasmagorique transportation dans l'univers lubrique de Lulu la coquine. Il bondit aussitôt de son siège, confirmant que debout ou assis, Mickey Sanford resterait, à jamais, une personne de petite taille.

L'actrice ne remarqua pas d'emblée les différences pourtant évidentes entre les deux détectives face à elle. Animée par un doute soudain, elle osa leur demander confirmation sur leurs disparités pourtant évidentes, sans diplomatie, et se retrouva ainsi transportée dans ces mêmes scènes où l'idiot de service devenait bouc émissaire. Elle vivait dans la vie réelle ce qu'elle vivait sur la pellicule, à chaque plan tourné avec Groucho Marx.

— Êtes-vous les hommes de ménage ? J'aimerais parler à messieurs Mickey et Sonny, je suppose que ce sont leurs prénoms... Leurs noms de famille ne peuvent pas être que de simples initiales ?

— Mickey Sanford pour vous servir, madame, répondit illico le plus petit des deux qui tenta un baisemain voué à l'échec.

— Sonny Bennett, surenchérit le second en titre qui ne tenta rien pour sa part, parce qu’il ne correspondait pas au profil du gentleman.

— Ah, je vois..., furent les ultimes paroles de « *La Dumont* » durant les deux minutes qui s’ensuivirent et qui parurent une éternité pour les deux lurons pourtant habitués à ce genre de remarques.

Durant ce long flottement, elle en profita pour observer le lieu de travail de ces déconcertants enquêteurs, prit le temps de se poser les bonnes questions sans commettre d’impair : « *Suis-je au bon endroit ?* », « *Quels sont ces étranges personnages ?* », « *Se méfier du petit gars, trop poli pour être honnête* ». Elle se fit cette dernière remarque en apercevant les pages suggestives restées ouvertes sur son bureau. « *Dois-je faire confiance au colosse noir ?* », poursuivit-elle en le regardant les yeux écarquillés, toutes dents blanches au-dehors, si aveuglantes et visibles à mille lieues... Ce fut le ventre de Sonny qui mit fin au décompte avec ses gargantuesques borborygmes qui rappelèrent à tous que l’heure du déjeuner était déjà passée.

Les trois individus reprirent leurs esprits sitôt la crise stomacale interrompue.

— Et donc vous êtes... ? reprit Margaret, comme si de rien n’était.

— Nous sommes.

— À votre service, madame, surenchérit le robuste comparse.

— Vous ai-je déjà vu quelque part, messieurs ?

— Nous avons eu tous deux la chance d’apparaître dans certains films, mais pas eu le privilège de figurer dans l’un des vôtres.

— Précisons que ce n'étaient que de tout petits rôles, aussi petits que moi, s'amusa Mickey qui ne récolta pas le succès escompté. N'est pas Groucho qui veut.

— Venons-en au fait, poursuivit-il, en bondissant de son confortable fauteuil, en simili cuir, aussi usé que cette visiteuse inattendue.

— Eh bien voilà, c'est une affaire des plus importantes qui m'amène ici.

Les cerveaux des deux limiers s'illuminèrent dans la seconde : « *enfin du croustillant !* », songèrent-ils de conserve. Déjà excité par le contenu de sa revue polissonne, le cœur de Mickey battait la chamade à l'idée de pouvoir enfin faire ses preuves. « *Notre vraie première enquête !!* » gloussa-t-il. Grand amateur de jazz, Sonny, de son côté, aurait dansé un swing sur son pupitre pour célébrer l'évènement. Mais, en vrais professionnels, les deux détectives ne marquèrent pas leur enthousiasme, ou au moins ne le firent pas sentir à leur cliente qui ne s'aperçut de rien.

— Madame, si vous le permettez, venons-en au fait. Pour ne rien vous cacher, mon associé et moi-même sommes très sollicités. Nous avons une tonne d'affaires à régler. Une semaine très chargée.

Sonny esquaissa une moue qui faillit trahir Mickey qui mentait si bien. À dire vrai, il aurait fait un excellent comédien si Hollywood lui avait donné sa chance. Mais la raison l'emportait sur le physique, car même beau gosse, avec son mètre vingt, il ne pouvait rivaliser avec les Gable, Grant, Flynn et Power qui en imposaient de perfection.

Pas dupe, elle avait bien compris que les deux zigotos n'étaient pas submergés par le travail.

— Julius a été kidnappé...

— Mon Dieu !! répliqua instinctivement un Sonny sonné.

— Terrible affaire, ma chère. En êtes-vous certaine ? demanda avec maladresse Mickey qui ne se rendit compte qu'après de l'absurdité de sa question.

— Monsieur, enfin !! Doubteriez-vous de moi ? Je suis ici, parce que la police ne prend pas mon affaire au sérieux. Rendez-vous compte à quoi j'en suis réduite.

Sonny gardait les yeux écarquillés, comme pouvait l'être un quelconque détective privé, Mickey témoigna un peu moins d'euphorie. Les dernières paroles de la dame l'avaient calmé, voire contrarié.

— Bien, bien, nous sommes certes une maison jeune, mais tout à fait capable de résoudre ce genre d'affaires. Y a-t-il eu une demande de rançon ? questionna Mickey qui venait de reprendre la situation en main en imposant son statut de monarque.

— Malheureusement oui ! Mais sachez que même si je suis une actrice connue, je ne roule pas sur l'or. Bien évidemment, je vous paierai votre dû. Ce qui me tracasse à ce jour, et Dieu sait si je tiens à Julius, c'est cette somme astronomique qui m'est demandée. Jugez, 50 000 dollars !!

— Ma foi, c'est une somme ! Et pour venir ainsi frapper à notre porte, c'est que vous devez l'aimer ce Julius ?

— Mais oui, monsieur, bien sûr que je l'aime, je l'adore, il m'est si fidèle !

Sonny songeait à cette fidélité si particulièrement que sa première impression lui fit penser à un chien, « *quelle drôle d'idée* », se gaussa-t-il tout bas.

— Votre ami ? Compagnon ? Mari ? questionna Mickey pour obtenir plus de précisions de la désespérée.

— Le compagnon idéal, mon chihuahua !!

— Votre... ?

— Mon Chihuahua, mon petit chien, enfin !

— Ah, j'avais bon cette fois, dit Sonny qui coupa net à la discussion.

Ébaubis, la blonde décolorée et le nain observèrent la grande perche qui avait du mal à effacer son sourire niaisement tant il était fier d'avoir pensé tout bas ce qui venait d'être confirmé tout haut.

— Je pensais tant à un petit animal, c'est si inoffensif, si...

— On a compris Sonny.

— Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir madame.

Tandis qu'elle essuyait une larme furtive qui venait de s'écouler de sa paupière gauche en direction de sa lèvre peinturlurée d'un rouge à lèvres étincelant, Mickey regarda son second, fronça les sourcils. Puis il se tourna vers la bourgeoise.

— Permettez que je m'entretienne avec mon associé...

— Je vous en prie.

Mickey et Sonny se retrouvèrent sur le palier à parlementer sur leur vraie première enquête.

— Non, mais, tu es inconscient ou quoi, Sonny ? Un enlèvement de chien, voilà à quoi nous en sommes réduits ? C'est « *qui qui* » décide ?

— Écoute Mickey, ça fait plus d'un mois qu'on attend enfin un boulot, alors caniche, souris, chat ou même un être humain, il faut tout prendre ! Je te rappelle qu'on a besoin de « *fraîche* ». On n'a plus un radis. Cette dame nous dit qu'elle ne roule pas sur l'or, mais c'est une actrice connue, donc, pas de sentiments. Ça devrait être facile de retrouver un chien en plus ?

Le raisonnement de Sonny paraissait limpide. Un mois déjà, et pas une seule rentrée d'argent, « *Mickey S. et Sonny B.* » ne feraient pas long feu dans ces conditions.

— OK, OK... Même si j'aurais préféré que ce soit un être humain, on prend ce qui se présente. Mais c'est moi qui dirige, je te rappelle.

— Bien, ceci dit, un caniche, c'est un être humain quand même.

— C'est un chien oui, mais pas un caniche. C'est moche, visqueux, minuscule et ça tremble 24/24 pour ta gouverne.

— Bah c'est un animal quand même.

Mickey, malgré sa petitesse, fit une œillade assassine à Sonny qui tressaillit tant le nain se montra convaincant.

— OK, de toute façon, c'est toi le boss.

— Bien, répondit, satisfait, Mickey qui tenait la culotte dans le duo qu'il formait avec son géant bien élevé.

La dissertation terminée, le petit, suivi du grand détective, revint dans le bureau. Madame Dumont se leva, continuant d'essuyer ces larmes qui n'en finissaient pas de jaillir de son œil irrité de tristesse, au rythme soutenu d'une gouttelette par minute.

La pauvre, c'est qu'elle doit l'aimer son toutou, pensa Sonny avec une peine qui commençait à marquer son visage, ses yeux embués par le spleen.

— OK, nous acceptons l'affaire, bien que nous soyons un peu pris par le temps. L'idéal serait de commencer au plus tôt. Demain matin sera parfait, qu'en pensez-vous ?

— Ça me va.

— Sonny, je parlais à madame Dumont.

— C'est parfait, répondit « *La Dumont* », déconcertée par le tandem imprévisible qui allait faire office d'enquêteurs pour le « *toutou à sa mémère* ».



— Où voulez-vous que l'on vous retrouve ? Je pense que le lieu du kidnapping serait l'endroit adéquat pour démarrer nos investigations.

— Ma foi oui, je serai aux studios 5 de la MGM demain matin, dès 9 heures. Je signalerai aux vigiles de l'accueil votre venue. Vous viendrez tous les deux ?

— C'est préférable, souligna le manager de l'équipe.

— Quant à vos émoluments, je me montrerai très généreuse si vous aboutissez à une heureuse conclusion.

— 100 dollars par jour, tous frais inclus, sauf les extras et imprévus.

La comédienne donna son accord si rapidement que Mickey regretta presque de ne pas avoir proposé 200. Qu'à cela ne tienne ! L'affaire semblait assez facile à mener, la faire traîner quelques jours leur assurerait du cash pour un moment. Un simple tour de passe-passe pour se renflouer avant de passer à des choses plus sérieuses. Les extras ajoutés à la potentielle récompense leur permettraient de s'offrir un peu de bon temps, en attendant une vraie enquête. L'espoir renaissait.



## 2

### **Metro Goldwyn Mayer**

Partis très tôt de leur bureau d'investigation, les enquêteurs associés arrivèrent aux alentours de 8 heures à Culver City. Bien qu'excentrée d'Hollywood, la firme MGM n'en demeurait pas moins la plus puissante société de la toute jeune industrie cinématographique, face aux géants Warner et Paramount, plus proches de Hollywood Boulevard.

Figés un long moment devant le portail de la firme, les compères eurent un pincement au cœur. Durant de longues années, ce fut en effet en ces lieux qu'ils officièrent comme figurants jusqu'à ce qu'ils décident de stopper net une carrière en pleine capilotade. À l'apogée de la MGM, un long métrage sortait par semaine, Mickey et Sonny pouvaient s'enorgueillir d'avoir fait une apparition dans nombre de ces films, dont deux films à succès, tous deux réalisés en 1939 par le réalisateur, Victor Fleming. Avec l'aide d'une loupe grossissante, on pouvait ainsi apercevoir Mickey mêlé à la parade des lilliputiens entonnant « *Ding dong* » dans « *le magicien d'OZ* », tandis que Sonny crevait par deux fois l'écran, d'abord dans un champ de coton, puis dans le mythique incendie d'Atlanta, dans le grand classique de l'époque : « *Autant en emporte le vent* ». Autant dire qu'à eux deux, ils terminèrent en beauté leur carrière de

bouche-trous de la pellicule. Mais qui se souviendrait d'eux si nous n'en parlions pas ? S'il ne devait rester qu'un seul témoin, ce serait peut-être Willy. Portant fièrement la casquette et l'uniforme « maison », taillé sur mesure depuis la création de la firme en 1924, il profita de l'octroi de deux costumes par an pour gagner un tour de taille supplémentaire par année passée à veiller au grain. Ainsi, le débonnaire Willy passa-t-il d'un 36 fillette à un généreux 52 de tour de taille. Il avait 50 ans, le visage légèrement couperosé, et demeurait le plus vieil employé de la firme, passant du poste de responsable chargé des fluides à l'accueil. Irlandais pure souche, arrivé à la fin des années 1910 dans un bateau chargé de migrants, Willy O'Brien connaissait tout le monde à la MGM. Il côtoyait principalement les Irlandais d'Hollywood et était estimé des simples employés et figurants, mais aussi des acteurs et réalisateurs. John Ford était celui qu'il voyait le plus régulièrement et avec qui il avait eu de mémorables cuites. Lorsqu'il aperçut les atypiques silhouettes s'approcher, il hurla de joie :

— Yeah aaahhh !!! mais qui vois-je là ? Mick and Son. Alors vous rempilez les amis ?

— Vieux grigou !! Toujours à ton poste, fidèle parmi les fidèles ? Mais à la question de reprendre du service, c'est niet Will. En fait, tu as dû être averti par Madame Dumont que nous venions ce matin.

— Ah ben si je m'attendais à ça ! C'est vous les deux détectives ? Ma parole, vous êtes des mecs incroyables. Si elle m'avait décrit un peu plus ses invités, j'aurais déroulé le tapis rouge pour vous.

— C'est vrai que nous le sommes devenus, par la force des choses...

— On parle toujours de vous avec les copains vous savez ? Bon, vous connaissez la maison les gars, je vous laisse.

Mickey et Sonny continuèrent leur bonhomme de chemin dans la maison qui fut leur principal employeur durant près de dix ans. Rien n'avait vraiment changé à la MGM qui était en perpétuelle ébullition. L'affluence battait son plein dans ce village scindé par des murs en béton, à l'abri des regards. On y croisait de tout. Il y faisait bon vivre, malgré une agitation permanente, de jour comme de nuit.

— Toujours aussi sympa ce Will, hein Mick ?

— Oui, ça n'est pas le cas de tout le monde, hélas. On en sait quelque chose mon grand.

— J'aimais bien quand même...

— On a beau être nostalgique, je ne regrette rien pour ma part, répondit Mickey qui cachait tant bien que mal sa mélancolie.

— Oh, regarde... C'est James Stewart !!

— Tu sais, si on commence à recenser toutes les célébrités qui rôdent dans le coin, on ne sera jamais au studio 5 pour 9 heures. Au cas où tu ne t'en souviendrais pas, je te rappelle que c'est à l'autre bout, dit Mickey qui avançait d'un pas soutenu, laissant à la traîne son camarade qui chaussait pourtant un sympathique « 49 fillette ».

C'est avec amertume que le brave géant continuait d'avancer à la vitesse d'un escargot, ébahi comme le sont les gamins à la fête foraine. Il regardait chaque recoin, émerveillé par les personnes de l'ombre qui permettaient à un film de se faire. Il reconnaissait des visages qu'il avait croisés maintes fois, admirait les figurants qu'il aurait reconnus entre mille, les uns accourant vers les studios vêtus de leurs costumes de scène, les autres rentrant d'un tournage et enfin ceux qui attendaient leur tour. Il en profita pour en saluer certains qui le reconnurent. Ses yeux pétillaient à la fois de joie et de tristesse. Quant à Mickey, ou bien le gaillard ne montrait pas un signe de nostalgie, ou bien

il s'en fichait tout bonnement, mais Sonny n'était pas naïf à ce point pour croire que son ami n'éprouvait pas à cet instant précis un petit brin de spleen.

Un rude coup de klaxon fit sursauter les détectives qui se trouvaient encore loin de leur point de rendez-vous.

— Eh, les copains, je vous dépose ? Vu votre allure, surtout le p'tit, vous risquez d'arriver en retard ?

— W. C. Fields !! hurla Sonny enthousiaste.

— On ne peut rien te cacher mon gars. Je vous ai déjà vu rôder par ici. Vous êtes en retard pour un tournage c'est ça ?

— Pas exactement, mais nous acceptons votre proposition avec plaisir.

— Montez, où c'est-y donc que je vous dépose ? fit Fields qui éructa dans la foulée, dégageant une forte odeur d'alcool autour de lui, à une heure pourtant très matinale.

Mickey réagit au quart de tour.

— Dites-moi monsieur Fields, vous ne travaillez pas pour la MGM il me semble ?

— On ne peut rien te cacher mon petit père. Pour tout te dire, je prospecte, je prospecte... Depuis que Thalberg est mort, je me dis que la MGM a besoin de redresser le niveau. Non que les talents manquent, loin de là, mais, même si j'ai déjà un peu de bouteille, un peu de sang neuf ne peut pas faire de mal. J'ai ce scénario-là sous le coude, du bien ciselé, taillé sur mesure, comme je sais faire. Alors, sait-on jamais... À propos, t'es assis dessus mon copain.

Sonny extirpa le document en question de sous son postérieur. Un peu malmené par le poids du gaillard... Il le défroissa et regarda le titre. L'intitulé « *Never give a sucker an even break* » pouvait évoquer bien des choses.

— Let's go!! Quel plateau ?

— Le 5, cria Sonny pour surmonter le bruit de la voiture pétaradante qui démarra sous un nuage de fumée émanant tant du pot d'échappement que du cigare du comédien à la plus célèbre fraise du tout-Hollywood. En plus du vacarme assourdissant produit par le bolide.

Faisant hurler à chaque virage sa Ford T, Fields lançait des « *Yee ha !!* » à tout-va. Le trio infernal ne passa donc pas inaperçu et arriva moins de cinq minutes plus tard devant le studio 5 où s'affairaient les machinistes, les figurants, les artistes et autre personnel.

— Voilà les gaziers, je vous laisse. Et, si jamais ça vous dit, je vous concocterai un petit truc rien que pour vous dans mon prochain film. Je vous trouverai une place sans lézard.

WC réactiva son avertisseur sonore, ses fumigènes et s'éloigna à vive allure vers les bureaux de la firme où l'attendait Louis B. Mayer, le boss en personne !

Bras sur les hanches, les deux anciens figurants admirèrent le chiffre 5 inscrit en lettres noires qui désignait le plateau de tournage où tous deux sévirent, chacun de leur côté. Leur recueillement fut de courte durée. Deux voix les interpellèrent alors que Sonny allait pousser la porte du studio.

— Eh, Oh, Laurel et Hardy ? Vous restez plantés là ou vous comptez rentrer ?

Interloqués, les inséparables se retournèrent et éclatèrent de rire lorsqu'ils reconnurent qui venait de les héler.

— Ma parole, je rêve, Laurel et Hardy !!! s'esclaffa Sonny, qui aurait pu recevoir l'Oscar du meilleur public au monde.

Le duo de comiques le plus célèbre d'Hollywood leur faisait face. Laurel et Hardy voyageaient ainsi de firmes en firmes et venaient de terminer « *Saps at Sea* » pour la MGM. Les

meilleurs moments de leur déjà longue carrière semblaient toutefois être derrière eux, leur popularité décroissait au fil des années, mais ils restaient reconnaissables entre mille.

— Vous venez pour le dernier Marx Brothers ? demanda Stan Laurel.

— Juste pour une enquête, ma foi, répondit Mickey ravi de rencontrer ceux qui le firent pleurer de rire dans « *Way Out West* ».

— Un adultère ? J'en mettrais ma main à couper, si c'est pas Chico, c'est l'autre, ou bien l'autre encore ? dit Hardy en secouant sa tête comme dans ses films.

— Rien de bien grave, juste un objet qui a disparu, notre affaire devrait être vite résolue, le rassura le nabot qui ne voulait pas rentrer dans les détails tant la situation était sordide.

— Mais enfin, c'est quand même un animal !! s'emporta Sonny hors de lui.

— Un chihuahua, Sonny ! s'emporta Mickey qui, sans le faire exprès, venait de briser le secret qu'il entendait garder pour lui.

Stan et Oliver hurlèrent de rire quand la parole de Mickey fut venue.

— Vous êtes trop fort, les gars !! Continuez comme ça, vous allez faire carrière.

Ce fut sur ces dernières paroles que le gros et le petit s'éloignèrent tout en se bidonnant.

— Si on m'avait dit un jour que nous ferions marrer Laurel et Hardy... Je me serais bien passé de cet épisode ma foi.

— Ben, moi j'ai rien compris. Qu'est-ce qu'il y avait de drôle ?

— Laisse tomber Sonny, ça ne vaut même pas un sketch, allez on y va, il est déjà presque 9 heures.



Mickey laissa passer Sonny qui poussa la lourde porte en fer, avec une dextérité herculéenne. Aperçue des dizaines de fois, l'inscription « On stage » raviva la mémoire du duo.

Mickey tressaillit, Sonny eut la chair de poule, une vie trépidante régnait sur le plateau. Chacun s'affairait à sa tâche.

Il s'en fallut de peu que Mickey ne verse une larme en voyant ce qui fut sa vie durant tant d'années. Il toussota, se ressaisit et se tourna vers Sonny qui, grand benêt qu'il était, laissait couler des larmes de joie en revoyant défiler une partie de son existence passée.

« *Nous voilà bien barrés* » songea Mickey.